

Histoire et littérature : quels *assauts* contre quelles *frontières* ? Retour sur une métaphore (inter)disciplinaire

Sam Rachebœuf-Allard
Université Grenoble Alpes (UMR Litt&Arts)

L'inconvénient des mots, c'est d'avoir plus de contour que les idées. Toutes les idées se mêlent par les bords ; les mots, non. Un certain côté diffus de l'âme leur échappe toujours. L'expression a des frontières, la pensée n'en a pas.

Victor Hugo, *L'Homme qui rit*, 1869

Qui veut aborder l'épineuse question des relations entre littérature et histoire doit d'abord se confronter à une (sur)abondante bibliographie. Impossible ici de faire le tour du propriétaire, d'autant que ces questions ne se posent pas de la même manière suivant l'époque, l'aire géographique et la discipline depuis lesquelles elles se voient formulées. On cantonnera donc l'analyse au champ académique hexagonal, sans remonter au-delà de la fin des années 1960. Impossible aussi d'aborder cette question sans s'attarder un peu sur ces mots d'*histoire* et de *littérature*, du moins si l'on consent à cet effort terminologique qui fait parfois défaut à la discussion. Pour éviter d'essentialiser les notions, on les entendra dans un premier temps dans un sens institutionnel ou disciplinaire selon la partition qui prévaut aujourd'hui non seulement dans les domaines académique et scolaire mais également éditorial ou commercial : celle qui permet en somme de s'orienter parmi les rayons des bibliothèques ou les étals des librairies.

Sans refaire la généalogie de ce qu'Ivan Jablonka nomme « La Grande Séparation », qu'il déplore et dont il retrace les principales étapes dans la première partie de son manifeste¹, on pourra souligner que la bascule s'opère au XIX^e siècle avec l'autonomisation progressive des champs historique et littéraire hors du domaine des Belles Lettres où ils se trouvaient en partie confondus². La frontière entre histoire et littérature

¹ Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2014, p. 21-118.

² Gérard Gengembre, « Histoire et roman aujourd'hui : affinités et tentations », *Le Débat*, vol. 165, n° 3, 2011, « L'Histoire saisie par la fiction », (en ligne : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2011-3-page-122.htm>), p. 123.

est ainsi avant tout institutionnelle : « [l]e divorce est d'abord une affaire de discipline³ ».

Or, ce sont précisément ces lignes de démarcation qui semblent aujourd'hui vaciller, du moins faire l'objet d'assez vives discussions entre historien·ne·s et littéraires – que ces derniers soient écrivain·e·s ou chercheur·se·s. Comme le souligne Anne Simonin, « [...] depuis une dizaine d'années, aucun autre débat associant l'Histoire et telle ou telle discipline n'a suscité de plus vifs échanges que celui postulant (ou déniait) les liens entre Histoire et Littérature⁴ ». Certaines publications – le plus souvent le fait d'écrivain·e·s, mais aussi, de plus en plus, d'historien·ne·s – viennent brouiller ces partages disciplinaires quand ils ne les remettent pas directement en cause. Sollicité·e·s par ces entreprises éditoriales incertaines, les chercheur·se·s s'engouffrent dans la brèche ainsi ouverte pour porter un discours sur la frontière, qu'il s'agisse de jeter des ponts entre les disciplines ou de réaffirmer le fossé qui les sépare.

On analysera moins le détail de ces publications que l'on ne s'intéressera aux mots employés lors des débats qu'elles ont pu susciter : on y observe un recours récurrent au lexique géographique – il y est question de *territoires*, de *continents* et de *frontières* – sinon stratégique – on nous parle d'*assauts*, d'*escarmouches* et de *forteresse*. L'enjeu sera donc de savoir si cette spatialisation – voire cette militarisation – du débat épistémologique relève de la simple métaphore ou si elle révèle au contraire quelque chose de l'état actuel des disciplines, de leurs relations et, peut-être plus encore, de notre manière de les considérer. Après avoir dévidé le fil de la métaphore et tenté d'en cerner le sens et les inflexions contemporaines, on questionnera ainsi ses implications (inter)disciplinaires en montrant que notre manière d'envisager l'histoire et la littérature est aussi tributaire des mots qu'on emploie pour le faire.

Une métaphore à géométrie variable

Inflation du discours de la frontière

Dans son célèbre article « Histoire et Littérature : à propos de Racine » de 1960 – devenu trois ans plus tard « Histoire ou Littérature ?⁵ » – Roland Barthes posait déjà le débat disciplinaire en des termes géographiques :

Le rêve serait évidemment que ces *deux continents* eussent des formes complémentaires, que, distants sur la carte, on pût cependant, par une translation idéale, les rapprocher [...] d'un continent à l'autre, on échange quelques signaux, on souligne quelques connivences. Mais, pour l'essentiel, l'étude de chacun de ces deux

³ Marie Blaise, « Histoire et littérature : plaidoyer pour “la main du potier sur le vase d'argile” », *Études françaises*, vol. 53, n° 3, 2017, (en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2017-v53-n3-etudfr03285/1042288ar/> ; consulté le 26 mai 2022), p. 135.

⁴ Anne Simonin, « Histoire et littérature » dans Yann Potin et Jean-François Sirinelli (dir.), *Généralisations historiennes : XIX^e - XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 697-719, p. 698.

⁵ Roland Barthes, *Sur Racine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », n° 97, 2014, p. 146-167. Il y aurait beaucoup à dire sur ce changement. Voir à ce propos les remarques d'Anne Simonin, dans *ibid.*, p. 707-708.

continents se développe d'une façon autonome : les deux géographies communiquent mal⁶.

Bien que le texte de Barthes concerne alors essentiellement l'histoire littéraire, Marie Blaise souligne qu'il finit par incarner « l'existence quasi inévitable d'un conflit entre histoire et littérature [...] presque une guerre⁷ ». Quinze ans plus tard, c'est à la même métaphore que recourt Barthes dans sa leçon inaugurale au Collège de France :

Il est de bon ton, aujourd'hui, de contester l'opposition des sciences et des lettres, dans la mesure où des rapports de plus en plus nombreux, soit de modèle, soit de méthode, relie ces deux régions et en efface souvent la frontière ; et il est possible que cette opposition apparaisse un jour comme un mythe historique⁸.

Si Barthes s'inscrit en faux contre cet effacement, il semble que le problème qu'il esquissait alors se pose non seulement à nouveau mais pour ainsi dire *de* nouveau ces dernières années. À *nouveau* en ce sens que les coordonnées du problème ne sont, on le verra, plus tout à fait les mêmes, non plus que les interlocuteur·rice·s ou les réponses qui peuvent y être apportées. *De nouveau* pourtant, car c'est bien la métaphore de la frontière qui domine encore aujourd'hui les débats : exploration des « frontières » de la fiction⁹ et de la non-fiction¹⁰, là où Gérard Genette explorait celles du récit quarante ans plus tôt¹¹ ; tentatives aussi de rétablir une ligne de démarcation entre *Fait et Fiction*¹² ou de lutter contre les « périls de la "faction"¹³ ».

Si la métaphore apparaît comme une constante de la réflexion épistémologique en littérature, il semble que son inflation contemporaine doive beaucoup aux rapports qu'elle entretient à l'histoire et à ces publications « factionnelles » ou factieuses¹⁴ qui mettent à mal les frontières. On songe évidemment ici aux *Bienveillantes* de Jonathan

⁶ Roland Barthes, « Histoire et littérature : à propos de Racine », *Annales*, vol. 15, n° 3, 1960, (en ligne : https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1960_num_15_3_421625 ; consulté le 28 mai 2022), p. 524-525.

⁷ Marie Blaise, « Histoire et littérature », art. cit., p. 135.

⁸ Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Éditions du Seuil, 2015 [1978], p. 19.

⁹ René Audet et Alexandre Gefen (dir.), *Frontières de la fiction*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2002.

¹⁰ Alison James et Christophe Reig (dir.), « Frontières de la non-fiction. Littérature, cinéma, arts », Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2019 ; Alexandre Gefen (dir.), *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*, Leiden/Boston, Brill Rodopi, coll. « Chiasma », 2020.

¹¹ Gérard Genette, « Frontières du récit », *Communications*, n° 8, « Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du récit », n° 8, 1966, (en ligne : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1121 ; consulté le 16 juin 2022).

¹² Françoise Lavocat, *Fait et Fiction : pour une frontière*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2016.

¹³ Antony Beevor, « La fiction et les faits. Périls de la "faction" », *Le Débat*, vol. 165, n° 3, p. 26-40 (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2011-3-page-26.htm> ; consulté le 25 mai 2022).

¹⁴ Le terme de « faction », amalgame de « fait » et « fiction » a aussi des connotations militaires. La prise en charge de ce lexique dans cet article – *battre en brèche, annexer, irrédentisme* ou encore *pré-carré* – est bien sûr volontaire. Elle tend à montrer que ces métaphores sont presque devenues des catachrèses tant leur usage s'est répandu dans les débats disciplinaires qui nous intéressent ici.

Littell en 2006¹⁵, dont la parution a suscité une production quasi ininterrompue de réactions dont l'étude pourrait à elle seule faire l'objet d'une thèse¹⁶. On pense aussi, à une échelle sans doute plus hexagonale, au *Jan Karski* de Yannick Haenel¹⁷ et aux polémiques suscitées¹⁸ ou bien encore à *HHhH* de Laurent Binet qui fut cependant moins controversé¹⁹. En réaction à ces publications, un certain nombre de chercheurs se sont vus interroger l'état des relations entre histoire et littérature : de manière très rapprochée, plusieurs chantiers pluridisciplinaires voient ainsi le jour entre 2008 et 2012²⁰.

D'un côté, l'emploi de la métaphore fait sens car l'ethos de « franc-tireur qui s'affranchit des contraintes des genres et remet en cause les partages institués » appartient au répertoire de l'écrivain et la « posture de subversion fait partie de son identité et de son fonds de commerce »²¹. À cet égard et sans douter pour autant de la sincérité du geste, on ne s'étonnera ni que Yannick Haenel détourne à plusieurs reprises une formule des journaux de Kafka – « Toute littérature est assaut contre la frontière²² » – ou intitule sa réponse à Claude Lanzmann « Briser les

¹⁵ Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006. Pierre Nora, qui est aussi, rappelons-le, éditeur chez Gallimard parle d'« effet atomique » et y voit le début d'un « nouvel épisode des rapports mouvementés de l'Histoire et de la littérature ». Pierre Nora, « Histoire et roman : où passent les frontières ? », *Le Débat*, vol. 165, n° 3, p. 10.

¹⁶ Pour se faire ne serait-ce qu'une idée de ces débats et de l'ampleur des discussions, voir la bonne mise au point de Jean Solchany, « Les Bienveillantes ou l'histoire à l'épreuve de la fiction », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, vol. 543, n° 3, 1^{er} septembre 2007, p. 159-178 (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2007-3-page-159.htm> ; consulté le 31 mai 2022).

¹⁷ Yannick Haenel, *Jan Karski*, Paris, Gallimard, coll. « L'Infini », 2009.

¹⁸ Claude Lanzmann, « Jan Karski de Yannick Haenel : Un faux roman », *Les Temps Modernes*, vol. 657, n° 1, 2010, p. 1-10 et Annette Wiewiorka, « Faux témoignage », *L'Histoire*, n° 349, janvier 2010. Voir également à ce propos l'excellente analyse de Frédérique Leichter-Flack, « Usages de Jan Karski ; retour sur une polémique symptôme » dans Lucie Campos et Catherine Coquio (dir.), *Littérature et histoire en débats*, Actes du colloque organisé les 10, 11 et 12 janvier 2012 à Paris, *Colloques/Fabula*, 2013 (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/sommaire2076.php> ; consulté le 2 juin 2022).

¹⁹ Laurent Binet, *HHhH*, Paris, Bernard Grasset, 2009. Il fait partie de ce « triplé romanesque » dont parle Patrick Boucheron et que commente Jean-Philippe Domecq dans *Robespierre, derniers temps*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », n° 186, 2011, cité par Patrick Boucheron dans « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », *Le Débat*, n° 165, vol. 3, p. 42.

²⁰ Claude Millet et Paule Petitier, « Écrire l'histoire », *Écrire l'histoire*, 2008, (en ligne, <http://journals.openedition.org/elh/693>, consulté le 28 mai 2022) ; *Littérature*, n° 159-3, 2010, « Écrire l'histoire » (en ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2010-3.htm> ; consulté le 14 juin 2022) ; *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 65, n° 2, « Savoirs de la littérature », 2010 ; *Le Débat*, vol. 165, n° 3, *op. cit.* ; Lucie Campos et Catherine Coquio (dir.), *Littérature et histoire en débats*, *op. cit.*

²¹ Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs : frontière ou objet ? », *Critique*, vol. 767, n° 4, « Historiens et romanciers. Vie réelle, vie rêvée » 2011, (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-critique-2011-4-page-276.htm> ; consulté le 27 mai 2022), p. 291-292.

²² Voir Patrick Boucheron, « "Toute littérature est assaut contre la frontière". Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 65, n° 2, p. 441-467. Notons en outre que la citation qu'en fait Haenel est inexacte, du moins sortie de son contexte, et son sens détourné. Voir à ce propos le blog de Denis Montebello, « Les pendules ne sont pas d'accord » (en ligne : <http://cotojest.over-blog.com/article-les-pendules-ne-sont-pas-d-accord-87421852.html> ; consulté le 2 juin 2022).

frontières²³ », ni que les maisons d'édition et les médias s'en fassent le relai, tant « [l]a frontière entre fait et fiction est une zone d'un immense potentiel commercial²⁴ ». En revanche, il est plus surprenant que cette métaphore en vienne à désigner des entreprises historiennes²⁵. C'est que, peut-être, quelque chose s'est infléchi dans ces rapports frontaliers.

Déplacements de la ligne de front

Comme le remarque Marie Blaise, l'histoire des relations entre la littérature et l'histoire ressemble à celle « d'un vieux couple ou de *nations ennemies* qui se disputent un passé commun ». On peut avec elle y voir au choix une comédie du remariage – faite de « déclarations anciennes, d'amour et de divorce, les appels à la tolérance et les portes claquées » – ou une épopée guerrière dans laquelle « de temps à autre, quelque chose bouge sur la ligne de front ». Or « c'est le cas, semble-t-il, actuellement, où d'une tranchée l'autre, il y a des échanges, des tentatives de conciliations, des fraternisations peut-être », note-t-elle avec justesse²⁶. Quelque chose en effet semble s'infléchir aujourd'hui dans les relations frontaliers, et les échanges tendent peut-être vers plus de réciprocité.

Dans les années 1970-1980, le « tournant linguistique²⁷ » avait jeté un soupçon sur la scientificité de l'histoire en interrogeant sa nature rhétorique, sinon littéraire et, par glissements successifs, sa narrativité voire sa fictionnalité. Les historien·ne·s avaient alors défendu avec force la validité de leurs procédures contre ce qui pouvait être perçu comme un relativisme radical. Culminant dans les réponses de Carlo Ginzburg aux propositions d'Hayden White²⁸, ce moment d'inquiétude disciplinaire avait pu mener à un certain repli de la communauté historique sur ses savoirs, soucieuse de lutter contre le péril négationniste qui s'engouffrait dans la brèche ouverte par les narrativistes²⁹. On a pu alors juger que les

²³ Yannick Haenel, « Briser les frontières », *Libération*, 30 janvier 2010 (en ligne : https://www.liberation.fr/chroniques/2010/01/30/briser-les-frontieres_607115/ ; consulté le 31 mai 2022).

²⁴ Anthony Beevor, « La fiction et les faits. Périls de la “faction” », art. cit., p. 32.

²⁵ Robert Dion, « Fragilités de la frontière. Léonard et Machiavel de Patrick Boucheron », *Études françaises*, vol. 57, n° 2, 2021, p. 15-29.

²⁶ Marie Blaise, « Présentation : la littérature démorale-t-elle l'histoire ? », *Études françaises*, vol. 53, n° 3, p. 5-25, p. 6 (en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2017-v53-n3-etudfr03285/1042281ar/> ; consulté le 31 mai 2022).

²⁷ Voir le très bon résumé de Christian Delacroix dans Christian Delacroix *et al.* (dir.), *Historiographies. Concepts et Débats*, Paris, Gallimard, 2010, t. 1, p. 476-490.

²⁸ Voir Saul Friedländer (dir.), *Probing the Limits of Representation. Nazism and the « Final Solution »*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992 et Carlo Ginzburg, *Un seul témoin*, Paris, Bayard, 2007. Il faudrait noter que la position d'Hayden White est « souvent simplifiée par ses adversaires » comme le remarque Raphaëlle Guidée, « L'écriture contemporaine de la violence extrême. À propos d'un malentendu entre littérature et historiographie », *Acta Fabula*, 28 septembre 2013 (en ligne : <https://www.fabula.org:443/colloques/document2086.php> ; consulté le 9 juin 2022). À cet égard je renvoie à l'excellente introduction de l'ouvrage de Philippe Carrard consacré à Hayden White, *L'histoire s'écrit. Essais, recensions, interviews*, Paris, Éditions de la Sorbonne, coll. « Libres cours », 2017, p. 5-16.

²⁹ On songe notamment à Robert Faurisson et Serge Thion. Voir Pierre Vidal Naquet, *Les Assassins de la mémoire. « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, la Découverte, 2005.

historien·ne·s s'étaient assagis sur le plan formel ou avaient mis l'écriture à distance³⁰.

Si le constat mériterait d'être nuancé, c'est en tout cas celui que dressait Régine Robin en 1995 dans un article intitulé « L'Histoire saisie, dessaisie par la littérature³¹ », en réaction à un numéro des *Annales*³² publié un an plus tôt. Elle reprochait à ses collègues de ne s'intéresser à la littérature qu'en tant qu'objet et de ne pas imaginer ou expérimenter – à l'exception d'Arlette Farge – de nouvelles formes d'écriture de l'histoire³³. S'il ne faut sans doute pas extrapoler la portée des expérimentations littéraires des historien·ne·s dont la plupart – y compris parmi celles et ceux qui essaient des formes nouvelles – continuent de publier des travaux plus orthodoxes, il semblerait que l'appel de Régine Robin ait tout de même été en partie entendu.

Quelles qu'en soient les motivations – le défi adressé par les écrivain·e·s aux historien·ne·s³⁴, la volonté de renouer avec cet « âge d'or des sciences humaines en France » que furent les années 1960 et 1970³⁵, de réassoier un succès éditorial en perte de vitesse³⁶ ou bien encore la nécessité de concurrencer certaines entreprises de vulgarisation qui offrent des visions au mieux périmées, au pire révisionnistes de l'histoire³⁷ – il semble que l'on puisse en effet noter une forte émulation à la fois théorique et pratique sur les manières d'écrire et de transmettre l'histoire ces vingt dernières années³⁸.

³⁰ Pierre Nora, « Écrivez, on ne vous lira pas », *Le Débat*, vol. 19, n° 2, 1982, p. 14-26, cité par Anne Simonin, « Histoire et littérature », art. cit., p. 698.

³¹ Régine Robin, « L'Histoire saisie, dessaisie par la littérature ? », *Espace Temps*, vol. 59, n° 59, 1995, p. 56-65.

³² *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 49, n° 2, « Littérature et Histoire », 1994.

³³ Régine Robin, « L'Histoire saisie, dessaisie par la littérature ? », art. cit., p. 61.

³⁴ Emmanuelle Loyer, « L'histoire au défi du roman », *L'Histoire*, n° 357, octobre 2010 (en ligne : <https://www.lhistoire.fr/lhistoire-au-d%C3%A9fi-du-roman> ; consulté le 24 mai 2022).

³⁵ Guillaume Bridet, « Ce que les sciences humaines font aux études littéraires (et ce que la littérature fait aux sciences humaines) », *Fabula LhT*, n° 8, « Le partage des disciplines », 16 mai 2011 (en ligne : <https://www.fabula.org:443/lht/8/bridet.html> ; consulté le 24 mai 2022).

³⁶ Sophie Barluet, « L'édition en histoire : anatomie d'une crise », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 86, n° 2, 2005, p. 81-89 (en ligne : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2005-2-page-81.htm>). Pour une relativisation de cette « crise », sinon sa réfutation, voir Jean Pérès, « L'édition en sciences humaines et sociales : une crise de l'édition spécialisée », *Acrimed / Action Critique Médias*, 2014 (en ligne, <https://www.acrimed.org/L-edition-en-sciences-humaines-et-sociales-2-une-crise-de-l-edition-specialisee> ; consulté le 2 juin 2022).

³⁷ On songe notamment aux succès de Stéphane Bern, Patrick Buisson, Lorànt Deutsch ou encore Frank Ferrand. Hervé Hugué, « Les best-sellers de l'histoire », *Le Débat*, vol. 175, n° 3, 31 mai 2013, p. 198-206 (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-3-page-198.htm> ; consulté le 31 mai 2022) ou, pour un bilan plus à charge, William Blanc, Christophe Naudin et Aurore Chéry, *Les Historiens de garde : de Lorànt Deutsch à Patrick Buisson, la résurgence du roman national*, Paris, Libertalia, 2016 et Gérard Noiriel, *Le Venin dans la plume: Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la République*, Paris, La Découverte, coll. « Collection L'envers des faits », 2019.

³⁸ Notons l'existence de deux thèses en cours sur cette question, celle d'Alizée Veauvy Guilliams sous la direction de Marilyne Crivello et Patrick Garcia depuis 2019 à l'Université de Cergy (en ligne : <https://www.theses.fr/s231293>) et celle d'Arthur de Forges de Parny à l'Institut Polytechnique de Paris sous la direction de Valérie Beaudoin et Sabine Chalvon Demersay depuis 2020, (en ligne : <http://www.theses.fr/s253433>). Je

Inflexions des assauts

Jusqu'au début des années 2010, c'est essentiellement « l'assaut de la Littérature contre la forteresse Histoire » qui suscite les débats³⁹. Or si les « assauts » des écrivains se poursuivent et continuent de susciter polémiques et critiques – que l'on songe à la controverse qui a opposé Éric Vuillard et Robert Paxton à la sortie de *L'Ordre du jour* en 2017⁴⁰ ou sur un mode moins médiatique, à la critique qu'a pu faire Agnès Delage de l'œuvre de Javier Cercas en 2018-2019⁴¹ – les productions des historien·ne·s semblent davantage attirer l'attention ces dernières années. C'est ce que remarque Catherine Coquio lorsqu'elle note le « chiasme » qui existe entre, « en littérature, un *retour en histoire* » et, « en histoire, une entrée en littérature » :

[...] tout se passe comme si l'historien avait décidé d'assumer sa nostalgie de littérature, soit en prêtant à celle-ci un savoir profitable, soit en se chargeant d'écrire son histoire, soit en assumant d'en écrire lui-même sans cesser pour autant, si possible, de « faire de l'histoire »⁴².

Si ce retour ou cette entrée mériteraient d'être discutés et s'il faudrait aussi préciser ce que l'on entend ici par *littérature* – on y reviendra –, il n'en reste pas moins que les « assauts » ne sont ainsi plus le seul fait des écrivain·e·s.

On pourrait citer nombre d'historien·ne·s, y compris précurseur·se·s dans ce franchissement des frontières, mais l'on se contentera de prendre ici l'exemple d'Ivan Jablonka dont l'œuvre présente l'intérêt de conjuguer un « assaut » à la fois théorique – *L'Histoire est une littérature contemporaine* – et pratique – initié par *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*⁴³, sorte de récit de filiation auquel peu d'autres

me permets par ailleurs de renvoyer à la thèse que je mène actuellement sur les expérimentations historiographiques contemporaines sous la direction de Laurent Demanze et Isabelle Lacoue-Labarthe à l'Université Grenoble Alpes depuis 2018 (en ligne : <http://www.theses.fr/s208357>).

³⁹ Anne Simonin, « Histoire et littérature », art. cit., p. 698.

⁴⁰ Voir Robert O. Paxton, « The Reich in Medias Res », *The New York Review of Books*, 6 décembre 2018 (en ligne : <https://www.nybooks.com/articles/2018/12/06/eric-vuillard-third-reich-medias-res/> ; consulté le 31 mai 2022) et la réponse d'Éric Vuillard, « Novels as History », *The New York Review of Books*, 7 février 2019 (en ligne : <https://www.nybooks.com/articles/2019/02/07/novels-as-history/> ; consulté le 31 mai 2022). Pour un bref compte-rendu en français de la controverse voir Pierre Assouline, « Paxton vs Vuillard », *L'Histoire*, vol. 459, mai 2019 (en ligne : <https://www.lhistoire.fr/carte-blanche/paxton-vs-vuillard> ; consulté le 31 mai 2022).

⁴¹ Voir Agnès Delage, « Le Monarque des ombres : Javier Cercas peut-il sauver le soldat fasciste ? », *AOC media*, 17 octobre 2018 (en ligne : <https://aoc.media/critique/2018/10/17/monarque-ombres-javier-cercas-sauver-soldat-fasciste/> ; consulté le 1^{er} juin 2022). Et Agnès Delage, « Javier Cercas historien. Pour une approche critique de la fiction d'archive contemporaine », dans Annick Louis (dir.), *Les écritures des archives : littérature, discipline littéraire et archives*, « Fabula », 2019 (en ligne : <https://www.fabula.org:443/colloques/document6328.php> ; consulté le 31 mai 2022).

⁴² Catherine Coquio, « Le territoire des ogres », dans *Littérature et histoire en débats*, *op. cit.*, (en ligne : <https://www.fabula.org:443/colloques/document2104.php> ; consulté le 27 mai 2022).

⁴³ Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2012. Citons depuis *Laëtitia*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2016 ou *En camping-car*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2018.

historien ne s'étaient livrés jusque-là⁴⁴ et qui fut immédiatement suivi par d'autres⁴⁵. Sans s'étendre ici sur les problèmes posés par une telle proposition théorique⁴⁶ et l'éventuel succès ou non de ces hybridations pratiques⁴⁷, l'entreprise d'Ivan Jablonka témoigne d'un « moment épistémologique incertain⁴⁸ » qui excède sans doute la seule relance de la querelle narrative⁴⁹.

Dans un article qui reprend pour une grande part l'argumentaire de son manifeste de 2014, l'historien offre un écho et une manière de réponse à la *Leçon* de Barthes que nous citons plus haut. Il se propose de sortir de cette « mappemonde des écritures » qui voit s'opposer « deux continents » avec d'un côté, « [e]n vert, la “littérature” [...] les terres de la Liberté et de l'Imaginaire, jardins suspendus, vergers » et, de l'autre, « [e]n gris [...] les terres arides du Réel et du Vrai, environnées d'un grand lac salé », parmi lesquelles l'histoire⁵⁰. Par une description particulièrement ironique et outrancière de la partition binaire qui séparerait les deux disciplines, Ivan Jablonka souhaite imposer un « troisième continent » : « celui de la création en sciences sociales⁵¹ ». On remarque ainsi que, cinquante ans après Barthes, c'est encore et toujours une métaphore territoriale qui sert à penser l'interdisciplinarité. Or, cette métaphore a peut-être quelque chose à nous dire de l'état des disciplines et de leurs relations.

⁴⁴ Il faudrait ici noter le caractère précurseur – quoiqu'iconoclaste – du récit de Régine Robin, *Le Cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1979, repris dans Régine Robin, *Le Naufrage du siècle*, Paris, Berg International, coll. « Histoire des idées », 1995.

⁴⁵ Que l'on songe notamment à Philippe Artières, *Vie et mort de Paul Gény*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2013 ou Stéphane Audoin-Rouzeau, *Quelle histoire suivi de Du côté des femmes: un récit de filiation, 1914-2014*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2015.

⁴⁶ Élie Haddad et Vincent Meyzie, « La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 62, n° 4, 2015, p. 132-154 (en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02558737> ; consulté le 27 mai 2022). Voir aussi Anaïs Fléchet et Élie Haddad, « Introduction. Écriture de l'histoire et récit littéraire : actualités d'un débat », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 652, n° 2, 24 juillet 2018, p. 7-20 (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2018-2-page-7.htm> ; consulté le 27 mai 2022).

⁴⁷ Philippe Artières, « Ivan Jablonka, l'histoire n'est pas une littérature contemporaine ! », *Libération*, 6 novembre 2016 (en ligne : https://www.liberation.fr/debats/2016/11/06/ivan-jablonka-l-histoire-n-est-pas-une-litterature-contemporain_1526604/ ; consulté le 27 mai 2022) et Léonore Le Caisne, « Laëtitia ou la fin de l'enquête scientifique », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, vol. 641, n° 1, juin 2017, p. 175-185 (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2017-1-page-175.htm> ; consulté le 27 mai 2022).

⁴⁸ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 75, n° 3, 2020, « Le temps du récit » (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-Annales-2020-3-page-447.htm> ; consulté le 25 mai 2022), p. 460.

⁴⁹ Voir la séance du séminaire des membres de l'École française de Rome en juin 2017 coordonnée par Marie Bossaert et Florent Coste et intitulée « Le retour de la querelle du narrativisme ? Autour d'Ivan Jablonka » (en ligne : <https://semefr.hypothese.org/2117/> ; consulté le 2 juin 2022).

⁵⁰ Ivan Jablonka, « Le troisième continent » dans *Feuilleton*, n° 18, 2016 (en ligne : <http://www.editions-du-sous-sol.com/article/le-troisieme-continent/> ; consulté le 24 mai 2022).

⁵¹ *Id.*, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, op. cit., p. VIII.

Penser avec, penser contre : implications (inter)disciplinaires d'une métaphore

Savoir, pouvoir et luttes d'influences

Dans son manifeste, Ivan Jablonka notait que le champ lexical dominant au XIX^e siècle pour évoquer les relations entre histoire et littérature était celui de la biologie : « l'histoire-science » voyait alors l'écriture comme une « maladie honteuse » et tentait d'évacuer les « microbes littéraires » pour se rapprocher des sciences positives⁵². La métaphore se faisait ainsi le reflet des obsessions physiologistes et hygiénistes de l'époque. Peut-être la métaphore territoriale reflète-t-elle de la même manière une certaine *épistémè* contemporaine, sans doute tributaire d'un « tournant spatial⁵³ » dans notre mode d'appréhension des savoirs.

En suivant Michel Foucault et ce qu'il appelait lui-même ses « obsessions spatiales », on peut en effet considérer que cette bascule d'un mode de pensée chronologique ou épochal à un mode spatialisé permet de mieux saisir « les rapports qu'il peut y avoir entre pouvoir et savoir » : « [d]ès lors qu'on peut analyser le savoir en termes de région, de domaine, d'implantation, de déplacement, de transfert, on peut saisir le processus par lequel le savoir fonctionne comme un pouvoir et en reconduit les effets⁵⁴ ». Dans le même entretien, le philosophe notait ainsi que « la formation des discours et la généalogie du savoir » gagnaient à être analysées en termes de « *tactiques* et *stratégies* de pouvoir » :

Tactiques et stratégies qui se déploient à travers des implantations, des distributions, des découpages, des contrôles de paysage, des organisations de domaines qui pourraient bien constituer une sorte de géopolitique [...]. Il y a un thème que je voudrais étudier dans les années qui viennent : l'armée comme matrice d'organisation des savoirs – la nécessité d'étudier la forteresse, la “campagne”, le “mouvement”, la colonie, le territoire⁵⁵.

Ce lien entre savoir et pouvoir explique ainsi que la métaphore spatiale s'accompagne souvent d'un vocabulaire guerrier – d'« assauts » et de « forteresses » notamment – qui tend à faire du dialogue disciplinaire un « champ de bataille ».

À l'heure où les injonctions officielles à l'interdisciplinarité se multiplient et où les écrits hybrides sur l'histoire rencontrent un succès certain, les crispations demeurent : « [l]e *jeu avec l'histoire* fait culture, mais les disciplines et institutions restent bien en place⁵⁶ » note ainsi Catherine Coquio. Antoine Compagnon pointe quant à lui l'effet pervers du « financement de la recherche sur projets » qui encourage l'interdisciplinarité pour lutter contre « la *balkanisation* des disciplines »

⁵² *Ibid.*, p. 72 et p. 93. On en trouve une rémanence chez Pierre Nora qui évoque une « contamination » des genres, « Histoire et roman », art. cit., p. 9 et p. 12.

⁵³ Pour un résumé très complet de ce tournant, voir « Qu'est-ce que le “spatial turn” ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 30, Éditions de la Sorbonne, avril 2017, p. 207-238 (en ligne : <http://journals.openedition.org/rhsh/674> ; consulté le 2 juin 2022).

⁵⁴ Michel Foucault, « Questions à Michel Foucault sur la géographie », *Hérodote*, vol. 1, mars 1976, p. 71-85, repris dans Michel Foucault, *Dits et Écrits, t. 3 : 1976-1979*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1994, p. 33.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 39-40.

⁵⁶ Catherine Coquio, « Le territoire des ogres », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/document2104.php> ; consulté le 27 mai 2022).

mais tend paradoxalement à la renforcer, tout comme les « escarmouches de frontière » favorisent en fin de compte « la division du travail » :

[...] chaque micro-spécialité éprouve la nécessité de circonscrire son territoire afin de se justifier auprès des instances de légitimation scientifique [...]. Chacun veut contrôler son périmètre, parce qu'on le juge à cela. [...] Avec l'illusion d'encourager au désenclavement des disciplines, on favorise la prolifération des sous-disciplines enfermées⁵⁷.

Pour le dire autrement, et de manière un peu schématique : on pourrait considérer que les disciplines sont engagées dans des luttes d'influence pour défendre leur pré carré, sinon annexer d'autres régions et s'assurer ainsi la domination hégémonique du champ intellectuel. Or, dans cette lutte, il est logique que la frontière occupe une place centrale. C'est ce que souligne Guillaume Bridet dans des termes qui pourraient très bien être ceux de Foucault :

Les différentes pratiques intellectuelles [...] sont en rivalité les unes avec les autres et ces rivalités entraînent redécoupages locaux, réorganisations plus globales, naissances, relégations ou même disparitions. [...] [C]haque de ces pratiques est elle-même divisée en institutions [...] qui entrent en concurrence pour tenter de s'imposer au sommet de la légitimité intellectuelle. [...] Dans les conflits que se livrent les discours pour la délimitation d'un périmètre de compétence légitime le plus large possible, une partie décisive du combat se joue aux frontières, ou plutôt, dans l'établissement (plus ou moins forcé) des frontières : dans la capacité qu'acquiert un discours donné à prendre en charge les discours concurrents pour indiquer leurs limites et a contrario établir sa différence et assurer sa suprématie⁵⁸.

C'est la raison pour laquelle les « assauts contre la frontière » peuvent être perçues comme des tentatives d'absorption d'une discipline par l'autre. C'est ce que remarquait déjà Stanley Fish dans son célèbre article de 1989 : « l'annonce d'un projet interdisciplinaire » constitue souvent « l'effort d'une discipline pour annexer le domaine d'une autre »⁵⁹.

Défense du pré carré historien, irrédentisme de la littérature

Du côté des littéraires, il s'agit de savoir jusqu'où les historien·ne·s peuvent prétendre à un discours normatif – voire prescriptif – non seulement sur les écrits des écrivain·e·s mais encore plus largement sur la littérature comme objet d'étude ou de connaissance. Dans les deux cas, la littérature devient ainsi une zone à défendre contre les ingérences et les tentatives de régulation historiennes. C'est d'abord la réplique d'Haenel à Lanzmann dans laquelle l'écrivain revendique la littérature

⁵⁷ Antoine Compagnon, « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », art. cit., p. 67-68.

⁵⁸ Guillaume Bridet, « Ce que les sciences humaines font aux études littéraires (et ce que la littérature fait aux sciences humaines) », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org:443/lht/8/bridet.html> ; consulté le 24 mai 2022).

⁵⁹ Stanley Fish, « *Being Interdisciplinary Is so Very Hard to Do* », *Profession*, 1989, p. 15-22. et pour la traduction, Stanley Fish, « De la difficulté d'être interdisciplinaire », trad. A. M. Elsner, dans Nathalie Kremer, « La littérature en mal de discipline ? », *LhT Fabula*, n° 8, « Le Partage des disciplines », mai 2011 (en ligne : <https://www.fabula.org:443/lht/8/kremer.html> ; consulté le 30 mai 2022). Le numéro s'est accompagné d'un dossier critique sur *Acta Fabula* (en ligne : <https://www.fabula.org/revue/sommaire6307.php> ; consulté le 8 juin 2022).

comme « espace libre⁶⁰ ». Ce sont ensuite le numéro des *Annales* auquel on reproche de placer « la littérature sous la coupe d'une communauté savante qui seule peut décréter qu'il y a ou non du savoir⁶¹ » ou l'essai de Judith Lyon Caen⁶² à propos duquel on déplore que « tout se passe comme si la littérature avait besoin d'aide pour réfléchir⁶³ ».

Du côté des historien·ne·s, il s'agit de lutter contre les tentatives hégémoniques de la littérature pour s'imposer comme « savoir absolu » ou s'instituer en « discipline des disciplines⁶⁴ ». Sur ce point, la métaphore de « la frontière » est pernicieuse dans la mesure où les « assauts » se font (presque) toujours dans le même sens et diminuent l'agentivité de l'histoire. En faisant de l'histoire une « forteresse » et de la littérature l'« assaillant », elle les place dans des positions défensive et offensive (et, partant, passive et active) dont elles ont ensuite du mal à se défaire : les écrivain·e·s dicteraient l'agenda des historien·ne·s, les uns imaginant des formes dont les autres pourraient ensuite disposer ou non.

Dans tous les cas, relève Patrick Boucheron, « la discipline historique est ramenée au rang de science auxiliaire de l'invention romanesque » : « [o]n ne lui demande rien d'autre que d'accumuler des fiches afin que des écrivains véritables, plus imaginatifs et plus lestes, libres surtout de tout scrupule et de toute entrave, échafaudent des intrigues »⁶⁵. L'invention des formes est la chasse gardée des écrivains. Ainsi Antoine Compagnon écrit-il que *Les Bienveillantes* a « frayé la voie » à des historiens comme Christian Ingrao alors même que ce dernier avait soutenu sa thèse cinq ans auparavant⁶⁶. Pierre Nora fait quant à lui de Jonathan Littell un nouveau Walter Scott et compare l'influence exercée par les deux romanciers sur les historien·ne·s de leur époque : en affirmant que « la littérature, interdite, est pour les historiens d'aujourd'hui comme une tentation, et une frustration » et en faisant de « la littérature saisie par l'histoire »⁶⁷ un préalable au saisissement des historien·ne·s, Nora place en effet sa propre discipline dans une position ancillaire. Or, ne peut-on pas envisager l'inverse ? Stendhal n'était pas

⁶⁰ Yannick Haenel, « Le recours à la fiction n'est pas seulement un droit, il est nécessaire, » *Le Monde*, 25 janvier 2010 (en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/01/25/le-recours-a-la-fiction-n-est-pas-seulement-un-droit-il-est-necessaire-par-yannick-haenel_1296378_3232.html ; consulté le 3 juin 2022) et Claude Lanzmann, « Non, Monsieur Haenel, je n'ai en rien censuré le témoignage de Jan Karski », *Le Monde*, 30 janvier 2010 (en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/01/30/non-monsieur-haenel-je-n-ai-en-rien-censure-le-temoignage-de-jan-karski_1298986_3232.html ; consulté le 3 juin 2022).

⁶¹ Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs », art. cit., p. 290.

⁶² Judith Lyon-Caen, *La Griffes du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris, Gallimard, 2019.

⁶³ Pierre Benetti, « Ce que l'histoire peut dire de la littérature », *En attendant Nadeau*, 12 février 2019.

⁶⁴ Paule Petitier et Claude Millet, « L'histoire dans tous ses états », *Littérature et histoire en débats*, op. cit. (en ligne : <https://www.fabula.org/443/colloques/document2104.php> ; consulté le 27 mai 2022).

⁶⁵ Patrick Boucheron, « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », art. cit., p. 41.

⁶⁶ Antoine Compagnon, « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », *Le Débat*, vol. 165, n° 3, p. 69. Christian Ingrao, *Les Intellectuels SS du SD, 1900-1945*, thèse sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et de Gerhard Hirschfeld, Université de Picardie Jules Verne, 2001, 2 vol. (en ligne : <http://www.sudoc.abes.fr/cbs/xslt/DB=2.1//SRCH?IKT=12&TRM=088646173> ; consulté le 7 juin 2022).

⁶⁷ Pierre Nora, « Histoire et roman », art. cit., p. 12.

lui-même à certains égards historien, influencé du moins par les historiens de son temps tout autant sinon davantage que par les romanciers⁶⁸ ? De même l'une des influences majeures de Barthes – ou plus près de nous encore, de Pierre Michon – n'est-il pas Jules Michelet⁶⁹ ? De la même manière que « les textes littéraires sont assez grands pour penser par eux-mêmes⁷⁰ », les historien·ne·s sont sans doute assez grands pour inventer de nouvelles manières d'écrire, de représenter et de mettre en forme le passé.

Dans tous les cas, ce qui se joue là est bien de l'ordre de l'assignation à domicile, chaque camp est renvoyé de l'autre côté et les frontières sont rétablies : « la littérature a ses raisons que l'histoire n'est pas chargée de partager – et inversement⁷¹ ». Vincent Debaene pointe ainsi une « symétrie entre la proclamation agaçante (mais inoffensive) de l'écrivain qui se situe d'emblée et par décret dans la subversion des discours de savoir, et la tentative cartographique du savant qui voudrait assigner une place à “la” littérature ». Il remarque en outre que « c'est une même conception faible de la “frontière” qui prévaut dans l'un et l'autre cas : on désigne par là le partage des genres ou de grands découpages dont on montre aussitôt la porosité (entre fiction et non-fiction, par exemple) »⁷².

Tout se passe comme si la discussion était finalement ramenée à une opposition entre science et littérature dans laquelle cette dernière perd sa puissance de connaissance et l'histoire sa capacité à inventer des formes. Pour sortir de cette impasse, peut-être est-il nécessaire de changer les termes du débat et d'envisager pour ainsi dire une autre cartographie disciplinaire.

Changer la cartographie du savoir

On pourrait reprocher à la métaphore territoriale de proposer un modèle dans lequel les termes se trouvent figés dans une sorte d'immanence. À certains égards, la métaphore essentialise et déshistoricise les disciplines alors que celles-ci sont travaillées par le temps et marquées par l'hétéronomie : soumises à un contexte socio-historique et à des acteur·rice·s, endogènes et exogènes, qui en définissent et en font varier le périmètre.

⁶⁸ Catherine Mariette (dir.), *Stendhal historien, Recherches & Travaux*, n° 90, ELLUG, juin 2017 (en ligne : <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/869> ; consulté le 14 juin 2022).

⁶⁹ Roland Barthes, *Michelet*, Paris, Éditions du Seuil, 1995 ; Pierre Michon, *Les Onze*, Lagrasse, Verdier, 2009.. Sur ces deux relations à Michelet, voir notamment les articles de Paule Petitier, « Le Michelet de Roland Barthes », *Littérature*, n° 119-3, 2000, p. 111-124 (en ligne : https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_2000_num_119_3_1692 ; consulté le 28 mai 2022) et Paule Petitier, « Une houppelande couleur de fumée d'enfer », *Écrire l'histoire. Histoire, Littérature, Esthétique*, n° 4, CNRS Éditions, octobre 2009, p. 123-127.

⁷⁰ Pierre Benetti, « Ce que l'histoire peut dire de la littérature », art. cit.

⁷¹ Frédérique Leichter-Flack, « Usages de Ian Karski ; retour sur une polémique symptôme », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/sommaire2076.php> ; consulté le 2 juin 2022).

⁷² Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs », art. cit., p. 292.

Cela dit, et pour donner raison à Foucault qui nous traiterait ici de « sot⁷³ », penser les champs du savoir en termes d'espace ne devrait pas empêcher de les penser dans le temps, de considérer pour ainsi dire la formation des continents et leur éventuelle dérive. Le problème est plutôt que le modèle de l'« assaut contre la frontière » implique une certaine binarité. Il laisse penser qu'il s'agit d'un couple autonome quand on peut au contraire concevoir d'autres espaces limitrophes (la philosophie, l'anthropologie ou l'ethnologie mais aussi la sociologie, la philologie ou encore la rhétorique) dont les acteur·rice·s influencent aussi les échanges entre histoire et littérature.

Plutôt que de postuler deux territoires distincts dont les liens seraient nécessairement belliqueux, on pourrait tout à fait envisager qu'il s'agisse d'un seul et même territoire – le « troisième continent » d'Ivan Jablonka ? – ou qu'ils appartiennent un ensemble plus vaste – les humanités ? – dans lequel leur lien n'a pas forcément à être conflictuel. Guillaume Bridet affirme ainsi que « les sciences humaines ne peuvent pas ne pas être littérature – au moins dans une certaine mesure » et défend l'idée d'un « continuum impur » entre les deux disciplines :

La littérature et les sciences humaines ne sont pas amalgamées, mais ni la première ni les secondes ne peuvent se prévaloir d'un rapport d'extériorité absolue et elles se trouvent donc dans un rapport permanent et universel (et non pas seulement localisé et conjoncturel) de rencontre, d'interaction, de chevauchement interdisant toute revendication essentielle de supériorité⁷⁴.

Penser le rapport des disciplines sous l'angle du conflit, c'est en effet taire tous les dialogues susceptibles de s'établir entre leurs acteur·rice·s. On peut penser aux différentes discussions⁷⁵ ou collaborations⁷⁶ qui réunissent régulièrement historien·ne·s et écrivain·es. L'écho médiatique des querelles tend ainsi à faire oublier les rapprochements plus paisibles qui s'opèrent de part et d'autre de la frontière. C'est la raison pour laquelle Carlo Ginzburg propose d'abandonner l'image de la « forteresse » histoire

⁷³ « L'utilisation de termes spatiaux vous a un petit air d'antihistoire [...] Du moment qu'on parlait en termes d'espace, c'est qu'on était contre le temps. C'est qu'on "niait l'histoire" comme disaient les sots [...], Michel Foucault, *Dits et Écrits, t. 3 : 1976-1979, op. cit.*, p. 34.

⁷⁴ Guillaume Bridet, « Ce que les sciences humaines font aux études littéraires (et ce que la littérature fait aux sciences humaines) », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org :443/lht/8/bridet.html> ; consulté le 24 mai 2022).

⁷⁵ Anthony Beevor et Jonathan Littell, « Du bon usage romanesque de l'histoire », *Le Débat*, vol. 165, n° 3, *op. cit.*, p. 86-100 (en ligne : <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2011-3-page-86.htm> ; consulté le 2 juin 2022) ; Julie Clarini, « Arlette Farge et Eric Vuillard : "Faire entendre quelque chose du silence du grand nombre" », sur *Le Monde*, 8 septembre 2016 (en ligne : https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/09/08/arlette-farge-et-eric-vuillard-faire-entendre-quelque-chose-du-silence-du-grand-nombre_4994337_3260.html ; consulté le 2 juin 2022) ; « Adieu à la Grande Guerre ? Littérature, histoire », débat organisé à l'EHESS le mercredi 12 mars 2014 avec Stéphane Audouin-Rouzeau, Pierre Lemaître ou Jean Rouaud (en ligne : <http://lettre.ehess.fr/index.php ?7182> ; consulté le 2 juin 2022).

⁷⁶ Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet, *Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Lagrasse, Verdier, 2015 et *Nous sommes ici, nous rêvons d'ailleurs*, Lagrasse, Verdier, 2022 ; Thomas B. Reverdy et Sylvain Venayre, *Jardin des colonies*, Paris, Flammarion, 2017 ; Xavier Delacroix (éd.), *L'Autre Siècle. Et si les Allemands avaient gagné la bataille de la Marne ?*, Paris, Fayard, 2018.

au profit de l'« aéroport⁷⁷ » : modèle alternatif qui met davantage l'accent sur l'existence de « gués, fussent-ils risqués⁷⁸ » et permet d'envisager des relations qui soient de voisinage ou d'« association⁷⁹ » plutôt que d'agression.

Cela dit, il ne faudrait pas pour autant verser dans un irénisme lénifiant : il existe aussi une vertu du dissensus et de l'indiscipline pour lutter contre l'apathie disciplinaire ou le « durcissement idéologique des savoirs⁸⁰ ». Dans un article qui constitue aussi un manifeste en faveur de « l'indisciplinarité », Renaud Pasquier et David Schreiber proposent ainsi « une nouvelle figuration de la géographie disciplinaire » dans laquelle « les différents domaines n[e] sont plus simplement contigus, et l'interdisciplinarité une affaire douanière » mais au contraire une « activité d'exploration » des interstices : activité « qui s'interdirait surtout de les annexer à telle ou telle discipline⁸¹ ». Cela suppose néanmoins une redéfinition de la littérature.

À la lecture du numéro des *Annales* de 2010 consacré aux « Savoirs de la littérature⁸² », Antoine Compagnon déplore qu'« une catégorie aussi relative, récente et locale que celle de littérature » ne soit « jamais interrogée ni historicisée »⁸³. Formulant peu ou prou le même grief, Vincent Debaene pointe l'hétérogénéité – formelle, historique et géographique – des objets considérés sous l'étiquette de *littérature* par les auteurs du numéro et remarque que cette dernière « [...] apparaît comme un objet donné, dont l'historicité n'est pas interrogée, et qui s'impose avec évidence à un historien qui, dès lors, n'a plus qu'à s'en saisir⁸⁴ ». À la suite de Dinah Ribard et Judith Lyon Caen, il remarque que « la littérature se naturalise *elle-même* comme littérature » et dispose d'une « formidable capacité à tout rendre naturel – en premier lieu son existence et sa magie mêmes » qui « la mêle[nt] à tous nos objets ». Contre cette puissance de naturalisation et d'essentialisation, le chercheur doit opposer un effort conjugué d'« historicisation » et de « dénaturalisation des genres, des modes discursifs et des découpages auxquels ils obéissent, et plus généralement de réalités elles-mêmes inséparables des catégories avec lesquelles on les appréhende »⁸⁵.

En abandonnant l'opposition entre *science* et *littérature* au profit d'une réflexion sur la *scientificité* et la *littéarité*, Renaud Pasquier et David Schreiber permettent ainsi de « confronter deux dispositifs de légitimation, qui organisent et assurent l'identification des discours

⁷⁷ Florent Brayard, « Les contraintes invisibles », entretien avec Carlo Ginzburg, *La Vie des idées*, 11 mai 2010 (en ligne : <https://lavedesidees.fr/Les-contraintes-invisibles.html> ; consulté le 28 mai 2022).

⁷⁸ « Le temps du récit », art. cit., p. 457.

⁷⁹ Anne Simonin, « Histoire et littérature », art. cit., p. 699.

⁸⁰ Renaud Pasquier et David Schreiber, « De l'interdiscipline à l'indiscipline. Et retour ? », *Labyrinthe*, n° 27, « La fin des disciplines ? », 4 juillet 2007, (en ligne : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1983> ; consulté le 30 mai 2022), p. 103.

⁸¹ *Ibid.*, p. 102.

⁸² *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 65, n° 2, *op. cit.*

⁸³ Antoine Compagnon, « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », art. cit., p. 68.

⁸⁴ Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs », art. cit., p. 277.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 281-282. La citation de Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard est tirée de *L'Historien et la Littérature*, *op. cit.*, p. 5.

comme “scientifiques” ou “littéraires”⁸⁶». En cela, ils invitent aussi les chercheur-se-s à « sortir de leurs idiomes disciplinaires » pour envisager des « espaces de rencontre »⁸⁷ et répondent à cette « conception plus forte, plus foucauldienne, de la “frontière”, comme ce qui découpe et organise souterrainement les pratiques discursives » qu’appelait de ses vœux Vincent Debaene⁸⁸.

En outre, ils font de la littérarité non pas un outil de « destruction » mais de « fragilisation » des distinctions entre « objectif/subjectif ; choses/mots ; réalité/fiction », un outil qui ne soit pas l’apanage de la seule discipline littérature mais commun aux « humanités » et mobilisable comme telle au sein de chacune de ses disciplines⁸⁹. Extraire ainsi la « littérarité » du pré carré des « études littéraires » a au moins trois avantages. Cela permet d’abord d’éviter de « fétichiser la littérature en savoir absolu⁹⁰ » ou démystificateur. Cela permet aussi de désanctuariser la littérature, et, partant, de lui redonner une forme d’hétéronomie et d’« heuristique⁹¹ ». Enfin et réciproquement, cela permet de redonner à l’histoire et aux historien-ne-s une agentivité critique et formelle sur leur propre discours.

Plutôt que d’affirmer que l’histoire est une *littérature* contemporaine, ce qui reviendrait à absorber la première dans la seconde, gageons plutôt avec Anne Simonin que l’histoire n’a « jamais cessé d’être non pas Littérature (ce qu’elle n’est pas), mais littéraire » ou bien encore qu’elle « n’est jamais autant scientifique que lorsqu’elle est littéraire (ce qui ne signifie toujours pas littérature)⁹² ». On pourrait ainsi avancer que jamais peut-être l’historiographie française n’a été autant travaillée par sa littérarité sans devoir pour autant renoncer à sa scientificité, bien au contraire. Réciproquement, on peut sans doute affirmer que tout un pan de la littérature contemporaine est traversé par un désir de s’entretenir avec les savoirs et les pratiques scientifiques – et notamment des sciences humaines – sinon de produire et d’expérimenter elle-même de nouvelles formes de connaissances de la réalité.

Cela impose cependant de s’accorder un minimum sur les termes que l’on emploie lorsqu’on tente de penser la *littérarité* de l’histoire ou les *savoirs* de la littérature.

⁸⁶ Renaud Pasquier et David Schreiber, « De l’interdiscipline à l’indiscipline. Et retour ? », art. cit., p. 106.

⁸⁷ Florent Coste, « Littérature et histoire : rendez-vous manqués et terrains de rencontre », *Fabula*, 28 septembre 2013 (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/document2081.php> ; consulté le 3 juin 2022).

⁸⁸ Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs », art. cit., p. 292.

⁸⁹ Renaud Pasquier et David Schreiber, « De l’interdiscipline à l’indiscipline. Et retour ? », art. cit., p. 107.

⁹⁰ Paule Petitier et Claude Millet, « L’histoire dans tous ses états », *Littérature et histoire en débats*, op. cit. (en ligne : <https://www.fabula.org/443/colloques/document2104.php> ; consulté le 27 mai 2022).

⁹¹ Florent Coste, « Littérature et histoire : rendez-vous manqués et terrains de rencontre », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/document2081.php> ; consulté le 3 juin 2022).

⁹² Anne Simonin, « Histoire et littérature », art. cit., p. 716 et p. 704.

Sortir des malentendus disciplinaires

À s'intéresser aux débats que suscite la frontière entre histoire et littérature, il est frappant de voir combien les commentateurs insistent sur les « malentendus⁹³ », les « rendez-vous manqués⁹⁴ » entre les deux disciplines. Or, la source de ces derniers réside avant tout dans la définition insuffisante des termes employés dans le cadre des discussions. Au risque d'être accusé d'« historicisation obsessionnelle » ou d'une « hyper-réflexivité » inféconde⁹⁵, on remarquera que la plupart des controverses reposent sur un désaccord terminologique. Cela concerne évidemment, on l'a vu, les termes d'*histoire* et de *littérature* mais aussi ceux de *réel*, de *vérité*, de *récit* ou de *fiction* sur lesquels ces derniers se trouvent trop souvent rabattus.

Concernant la *littérarité* de l'histoire, on observe par exemple une confusion quasi permanente entre le terme de *littérature* et ceux d'*écriture*, de *style*, de *roman* ou de *fiction*. Trop souvent, la littérature se voit entendue soit dans un sens très large d'*écriture* – éventuellement *stylisée* – ou bien réduite à sa seule dimension *romanesque* ou *fictionnelle*. Or, affirmer que « l'histoire s'écrit⁹⁶ » – ce qui n'est plus à prouver – n'est pas la même chose que de dire que l'histoire est une *littérature*. De même Noëlle Batt constate-t-elle la réduction de la littérature au « beau langage » ou au « beau style » et, bien plus encore, l'« inflation de la notion de fiction [...] qui conduit à assimiler la fiction à la littérature alors qu'elle n'en est qu'une composante⁹⁷ ». Que ce soit dans la tribune de Yannick Haenel⁹⁸ ou dans un article d'Alain Corbin⁹⁹, on glisse d'un terme à l'autre sans que la transition ne soit explicitée. Or, le seul critère fictionnel n'est pas suffisant pour distinguer certains écrits *littéraires* ou *historiens* aujourd'hui. D'une part, parce qu'une grande partie de la littérature contemporaine ne recourt pas à la fiction, d'autre part, parce que les historien·ne·s ont souvent recours à des fictions de méthode ou à des hypothèses contrefactuelles dans le cadre de leur réflexion. Un récent numéro des *Annales* évoque ainsi le vacillement de « la frontière entre “fiction” (romanesque) et “non-fiction” (scientifique) » sous « les assauts conjugués d'écrivains s'emparant du matériau historique et d'historiens

⁹³ Raphaëlle Guidée, « L'écriture contemporaine de la violence extrême. À propos d'un malentendu entre littérature et historiographie », art. cit. ou Noëlle Batt, « Un malentendu continué. Trois remarques sur les croisements disciplinaires » dans *Littérature et histoire en débats*, op. cit.

⁹⁴ Florent Coste, « Littérature et histoire : rendez-vous manqués et terrains de rencontre », art.cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/document2081.php> ; consulté le 3 juin 2022)

⁹⁵ Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs », art. cit., p. 281.

⁹⁶ Philippe Carrard, *L'histoire s'écrit. Essais, recensions, interviews*, op. cit.

⁹⁷ Noëlle Batt, « Un malentendu continué. Trois remarques sur les croisements disciplinaires », art. cit.

⁹⁸ Yannick Haenel, « Le recours à la fiction n'est pas seulement un droit, il est nécessaire » *Le Monde*, 25 janvier 2010 (en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/01/25/le-recours-a-la-fiction-n-est-pas-seulement-un-droit-il-est-necessaire-par-yannick-haenel_1296378_3232.html ; consulté le 3 juin 2022).

⁹⁹ « Les usages successifs de la *littérature* par les historiens, la tentation et, désormais, la nécessité que certains d'entre eux éprouvent de recourir à la *fiction* dessinent un objet fort complexe ». Alain Corbin, « Les historiens et la fiction. Usages, tentations, nécessité... », *Le Débat*, vol. 165, n° 3, p. 57. Je souligne.

tentés par l'expérimentation littéraire »¹⁰⁰. Or c'est précisément cette partition entre *histoire*, *non-fiction* et *science* d'un côté et *littérature*, *fiction* et *roman* qui ne va pas de soi aujourd'hui : il y a peut-être un hiatus à creuser entre ces différents termes, qui se recourent sans doute davantage qu'ils ne se superposent.

Concernant une éventuelle *scientificité* de la littérature, la confusion est encore plus grande et la discussion achoppe souvent sur les termes de *savoir*, de *connaissance* ou de *vérité*. Vincent Debaene pointe ainsi la confusion entre les deux premiers et en met en doute la capacité de la littérature à produire du *savoir* dans la mesure où la *connaissance* dont elle se charge n'est jamais indépendante de la forme qu'elle prend¹⁰¹. Catherine Coquio évoque quant à elle la « ritournelle de la “vérité littéraire” et de la “vérité historique” » et voit dans ce mot un « sphinx d'époque [...] à tête de Janus : “historienne” d'un côté, “littéraire” de l'autre »¹⁰² sans que la seconde ne soit jamais précisément définie. La plupart des controverses disciplinaires semblent lui donner raison. Alors qu'Haenel défend l'idée que la littérature est un « espace libre où la “vérité” n'existe pas, où les incertitudes, les ambiguïtés, les métamorphoses tissent un univers dont le sens n'est jamais fermé¹⁰³ », Claude Lanzmann affirme ainsi que « [l]a littérature n'a affaire qu'à la vérité¹⁰⁴ » sans que les termes ne fassent l'objet d'une attention particulière. Ivan Jablonka ne dit pas autre chose lorsqu'il définit la littérature par « la volonté de comprendre ce que les hommes font en vérité » ou « l'énergie grâce à laquelle quelqu'un cherche des réponses à ses questions, se démène pour dire du vrai au sujet du monde »¹⁰⁵. Dans un autre champ, Bernard Lahire s'appuie aussi sur une définition de la littérature comme « recherche de la vérité » pour la relier à la sociologie¹⁰⁶.

Or deux remarques s'imposent ici : d'une part que cette *vérité* ou ces *connaissances* spécifiques portées par la littérature pourraient faire l'objet d'une étude plus resserrée dans les pas de Jacques Bouveresse¹⁰⁷ ; d'autre part, qu'il faut sans doute se montrer particulièrement circonspect à l'égard des entreprises polymathes qui tentent de fondre ou dépasser les disciplines et les régimes de scientificité. Agnès Delage a

¹⁰⁰ « Le temps du récit », art. cit., p. 453.

¹⁰¹ Vincent Debaene, « La littérature face aux savoirs », art. cit., p. 289.

¹⁰² Catherine Coquio, « Le territoire des ogres », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/colloques/document2104.php> ; consulté le 27 mai 2022).

¹⁰³ Yannick Haenel, « Le recours à la fiction n'est pas seulement un droit, il est nécessaire », art. cit., (en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/01/25/le-recours-a-la-fiction-n-est-pas-seulement-un-droit-il-est-necessaire-par-yannick-haenel_1296378_3232.html ; consulté le 3 juin 2022)

¹⁰⁴ Claude Lanzmann, « Non, Monsieur Haenel, je n'ai en rien censuré le témoignage de Jan Karski », art. cit. *Le Monde*, 30 janvier 2010 (en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/01/30/non-monsieur-haenel-je-n-ai-en-rien-censure-le-temoignage-de-jan-karski_1298986_3232.html ; consulté le 3 juin 2022)

¹⁰⁵ Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, op. cit., p. 250.

¹⁰⁶ Bernard Lahire, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 344, cité par Guillaume Bridet dans « Ce que les sciences humaines font aux études littéraires (et ce que la littérature fait aux sciences humaines) », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/443/lht/8/bridet.html> ; consulté le 24 mai 2022).

¹⁰⁷ Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, coll. « Banc d'essais », 2008.

remarquablement montré les travers et les dangers de la « troisième vérité » défendue par Javier Cercas¹⁰⁸. Autrement dit, que la *littérarité* serve à inquiéter ou éprouver une *scientificité* – qui peut en retour s’en sortir grandie – est autre chose que de prétendre réviser les savoirs historiens ou de se soustraire à l’exigence de la preuve.

Sans apporter de réponses définitives à ces questions, gageons qu’envisager les études littéraires et l’histoire en termes de disciplines historiquement constituées et étudier les *discours* et les *pratiques* qui sont les leurs offrira davantage de « terrains d’entente¹⁰⁹ » et d’affrontement féconds que de renvoyer sans cesse *science* et *littérature* dos à dos. Parions aussi qu’un débat critique sur les critères de *littérarité* de l’histoire et sur ce que cette *littérarité* peut apporter au savoir historien en termes de *scientificité* puisse éviter d’autres malentendus et dialogues de sourds sans pour autant brider l’imagination et l’inventivité de celles et ceux qui explorent de nouvelles formes et pratiques de recherche, d’expérimentation et d’exposition du savoir.

Pour citer cet article : Sam Rachebœuf-Allard, « Histoire et littérature : quels assauts contre quelles frontières ? Retour sur une métaphore (inter)disciplinaire », *SELF XX-XXI*, Journée de jeunes chercheurs « Nouvelles interdisciplinarités des disciplines littéraires » (Aurélien d’Avoult et Esther Demoulin dir.), 2022. URL : <https://self.hypotheses.org/publications-en-ligne/nouvelles-interdisciplinarites-des-etudes-litteraires-2022/regards-reflexifs-1>

¹⁰⁸ Agnès Delage, « Javier Cercas historien. Pour une approche critique de la fiction d’archive contemporaine », art. cit., (en ligne : <https://www.fabula.org/443/colloques/document6328.php> ; consulté le 31 mai 2022).

¹⁰⁹ C’est ce que se proposent Éléonore Devevey et Jacob Lachat (dir.) avec l’anthropologie dans le dernier numéro de *Contextes*, « Anthropologie et études littéraires. Contacts, transferts, imaginaires », n° 32, 2022, notamment dans leur excellente introduction au titre évocateur : « Nulle discipline n’est une île » (en ligne : <https://journals.openedition.org/contextes/10808> ; consulté le 14 novembre 2022). Voir également la thèse d’Éléonore Devevey, *Terrains d’entente. Anthropologues et écrivains dans la seconde moitié du XX^e siècle*, Dijon, Les Presses du réel, 2021.